

Mémoire d'un sénile

« Pierre que fais-tu dans l'arrière-boutique ? Les clients nous attendent ! »

« Viens voir Laetitia s'il te plaît. Regarde ce que j'ai trouvé dans un carton... »

La jeune femme trentenaire s'approcha fébrilement, son époux tenait à la main un vieux carnet poussiéreux. Elle essuya la couverture du livre à l'aide de son mouchoir en tissu dont le titre était « mémoire d'un sénile ». Elle paraissait dubitative, puis se décida à consulter le manuscrit. Elle frissonna lorsqu'elle s'aperçut que l'écriture lui était familière : c'était celle de son grand père. Les premières pages étaient illisibles, mais on pouvait encore déchiffrer les dernières.

.....

« La vie me paraît déjà derrière moi. Pourtant, à l'aube de mes 85 ans, ma petite fille Laetitia a remué en moi bien des souvenirs en ce fameux jour d'octobre.

Ma fille m'avait invité chez elle pour quelques jours, ça me changeait de la maison de retraite et de toutes ces personnes grabataires qui s'insultent à longueur de journée. A vrai dire, je ne me suis jamais senti vieux, ma fille me voulait vieux, mon gendre me voulait vieux, la société me voulait vieux. C'est donc pour cela que je suis devenu contre mon gré...un vieux.

Tous les ans depuis la mort de mon épouse, ma fille me conviait quelques jours durant les vacances d'octobre dans sa grande maison de campagne, période détestée de mon anniversaire.

C'était comme si on sellait un peu plus un pacte avec ma mort. Mais je ne pouvais pas en vouloir à ma fille. En effet, depuis qu'elle croit que je suis dément, diagnostic complètement infondé des médecins, elle ne me voit plus vraiment comme son père mais comme un enfant malade dont elle a la charge. Une contrainte du quotidien, un boulet dont elle ne peut se défaire.

Bizarrement je ne trouvais pas cela dévalorisant, j'avais toujours pris les aspects négatifs de ma vie comme une opportunité, la possibilité de s'adapter quelque soit la situation.

Elle ne tardait jamais à me rappeler mon grand âge et mon gendre me regardait toujours avec ce petit air voulant dire « allez plus qu'un an et c'est fini ». Je crois que c'est ce qui me motive le plus à rester en vie, ne pas lui donner le plaisir immense de me voir mourir.

J'ignore ce que ma fille a bien plus lui trouver, elle qui est si belle, si brillante. Non pas que je dénigre le travail de comptable mais ça le rend encore plus ennuyeux. En plus de ça, on ne peut pas dire qu'il soit beau comme un astre avec ses petites dents et son menton allongé. Il me rappelle parfois mon institutrice de l'époque, madame Pomegru. Ignominie de la nature, cette mégère n'hésitait pas à nous corriger avec sa petite canne en bois.

Et voilà qu'il vient me parler le bougre, je vais faire mon sourire idiot pour lui faire croire que je perds la boule.

« George, voulez-vous manger le dessert avec nous ?! »

Voilà qu'il recommence, il crie et articule comme un débile mental, je crois qu'il n'a pas encore compris que je ne suis pas sourd. Je le regarde et remets mon dentier posé sur la table de la cuisine avec allégresse, tout en remuant frénétiquement ma mâchoire. Il me fixe, mais derrière son insupportable politesse se cache un air répugné qui me fait frémir de bonheur.

Mon gendre ne pouvait supporter que je bave, l'écoulement délicat de ma salive sur les commissures de mes lèvres le révoltait, et je m'en délectais.

Je faisais alors tomber volontairement mon dentier par terre, lâchant un petit « oups » pervers en le regardant s'agenouiller à mes pieds. Les vieux se sentent souvent faibles, mais ils n'imaginent pas l'étendue des pouvoirs qu'ils détiennent. Je pouvais, moi, George Hichter, par une simple maladresse et en accentuant ma sénilité faire accroupir mon gendre à mes pieds. Je me sentais comme un roi auprès de ses sujets, puissant et fort. Quel spectacle délicieux !

Agrippant mon dentier de ses doigts tremblants, je le fixais, il révoltait silencieusement et, quant à moi, je riais intérieurement. Malgré tout, cet imbécile tentait de rester impassible en affichant ce sourire hypocrite et insupportable afin de rester digne en toute occasion. Il faut bien avouer qu'avec ses chaussettes brodées à son nom, tricotées par sa mère et remontées à demi-mollet, il avait une certaine prestance mon gendre.

Ma fille soufflait dans la cuisine en essuyant le service de ma femme défunte, elle avait l'air si malheureuse. Elle était pourtant si enthousiaste étant enfant. Je me remémore parfois son sourire juvénile et ses nattes blondes qu'elle faisait virevolter en riant de bon cœur.

Son mari la regardait, l'air agacé, frictionnant ses doigts de manière vigoureuse.

« Qui a-t-il chérie ? Pourquoi souffles-tu ? » Il l'interrogeait d'un air passablement agacé.

« Pour rien » répondit-elle alors que son visage se fermait.

Pourquoi les gens ne disent-ils pas tout simplement la vérité. Ce serait tellement plus simple si elle lui disait qu'elle en avait marre de toujours se taper la vaisselle.

Mon gendre leva les yeux aux ciels sans essayer d'en savoir plus.

A ma droite se tenait ma petite fille Laetitia : elle ressemblait tellement à sa mère. Son visage était empreint d'insouciance et c'était la seule qui ne me traitait pas comme une personne âgée. Rien que pour cela, elle suscitait chez moi une certaine adoration.

Alors qu'assis sur mon fauteuil je regardais la montagne se recouvrir de couleurs chatoyantes, ma petite fille m'interpella.

« Grand père je me pose des questions, je ne comprends pas le monde des adultes, ils ne rigolent presque pas. La dernière fois, j'ai demandé à papa de jouer avec moi mais il m'a seulement répondu qu'il n'avait plus l'âge pour ce genre de chose. Il y a donc un âge pour s'amuser grand père ? »

Je la regardais en souriant... « Bien sûr que non, le monde n'a pas toujours été comme ça. Il fut un temps où les chefs d'entreprises venaient au travail en bermuda, où les adultes

s'amusaient entre eux. Un temps où le mot grandir ne signifiait pas forcément devenir chiant. »

« Papa, attention à ton langage » s'exclama ma fille outrée !

Je fis ma mine de vieux grabataire sénile. Un mélange d'enfant crédule et de paresseux fatigué, puis je dirigeais à nouveau ma mine rabougrie vers ma petite fille.

« Non, ce n'est pas un monde imaginaire, j'ai vécu en ce monde-là. »

Et c'est ainsi que je commençais mon récit à travers le temps, il y a de cela 45 ans, il y a de cela une éternité.

Les gratte-ciels n'existaient pas à cette époque, il y avait de petites maisons fleuries, de charmants petits villages et de grandes villes qui respiraient le bonheur. Et il y avait Lucie, ma sœur, ma meilleure amie.

Je sentais mon visage vieillir un peu plus, la tristesse était encore là. Elle me manquait ma Lucie... Bien qu'elle soit décédée depuis plus de trente ans, elle n'avait jamais quitté mon esprit, ni mon cœur.

« Papi tu as l'air triste ! »

Oui elle était tellement pour moi, elle était mon rire et ma force, elle rendait le monde encore plus beau. Elle était...

Laetitia n'osa pas en demander plus. C'était une petite fille qui savait se taire quand le moment était venu.

Je repris mon récit avec allégresse.

« A cette époque-là donc, j'étais le plus grand entrepreneur de la ville. Je fabriquais des bonbons. Mais pas n'importe quels bonbons, des bonbons qui n'existent pas ! Jamais un tel goût n'avait été inventé ! Ce bonbon était à la fois sucré, pétillant et pleins de saveurs. Il rendait les gens heureux. »

« Mais grand père, ce n'était pas pour les enfants tes bonbons ? »

Bien sûr que non Laetitia, pourquoi les bonbons ne seraient-ils destinés qu'aux enfants ?

« Quand j'en propose à maman elle n'en veut pas, elle dit que c'est pour les enfants. »

« Ça c'est parce que maman a oublié que dans le fond elle est toujours un peu une enfant. Enfin... reprenons. J'habitais avec ma meilleure amie Lucie et notre fabrique tournait à merveille. Tous les adultes de la ville venaient goûter « les sucreries de Lucie ». Mais en ce temps-là mon enfant, les adultes étaient différents, bien différents. Il n'y avait pas de costumes à 5000 euros pour les grands patrons, ni de grosses voitures, ni de réunions interminables. Non, tout n'était que jeux et même le travail était un jeu.

Il y avait des couleurs aux façades des maisons, des ballons accrochés à chaque coin de rue. Les adultes étaient tellement heureux. Les soirs, on faisait des grandes fêtes où tout le monde

venait quand il le voulait, on riait car il n'y avait pas de codes, pas une seule manière d'être, car nous étions uniques dans notre diversité.

Je me rappelle faire mes réunions en plein air, nous jouions au ballon et mangions du gâteau au chocolat.

« Papa cesse de raconter n'importe quoi ! » m'interpella ma fille

Je pris un air complètement outré, puis mon regard se redirigea vers Laetitia qui m'observait avec passion. Je me mis alors à chuchoter.

« Tu veux que je te dise un secret ? »

Elle acquiesça vivement de la tête !

« Il arrive un âge où les adultes ne croient plus que ce qu'ils voient. »

« C'est normal non ? »

« Penses-tu vraiment que la normalité soit une fin en soit, pense-tu que la normalité les rende heureux ? »

Il montra d'un petit signe de tête les parents de la petite fille.

« Je ne crois pas » affirma Laetitia hésitante.

« Ce qui est important ma puce, c'est de regarder avec ça. » Il posa sa grande main fripée sur la poitrine de sa petite fille.

« Mais maman dit qu'il faut toujours réfléchir... réfléchir avant d'agir. »

Je levais un sourcil de manière dubitative.

« Moi je te dis qu'il faut ressentir, avant toute chose. » Je pris une profonde inspiration « tout à l'heure, quand maman me ramènera chez les vieux, tu viendras avec nous, je simulerai une crise à l'accueil, ils me mettront dans ma chambre et maman discutera avec le médecin pour parler de mon cas qui s'empire. Il faudra que ne je ne me montre pas trop fou, sinon ils vont m'enfermer avec les zombis du troisième étage mais juste assez pour qu'ils discutent. Là, tu me rejoindras et je te ferai partager mes secrets. »

Ma petite fille se mit à sautiller d'excitation tout en me serrant les mains.

Nous arrivâmes près de la grande entrée de « la maison des vieux ». Les flics étaient encore garés devant. Huguette devait encore avoir fugué. De toutes les vieilles séniles de la maison de retraite, Huguette était la plus déjantée. La dernière fois, elle a hurlé sur la coiffeuse car elle voulait absolument se raser les deux côtés du crâne, laissant apparaître une crête sur le dessus. La coiffeuse avait trouvé cela complètement ahurissant pour une personne âgée et avait refusé de lui faire cette coupe. J'avais partagé la colère d'Huguette, nous avons affronté toutes les épreuves de la vie, on venait s'enterrer dans une maison de retraite et en plus de cela nous ne pouvions pas nous coiffer comme il nous sied... Quelle honte ! »

Je l'observais se débattre avec les gendarmes. Huguette utilisait ses allocutions vieillesse pour acheter du « shit » aux jeunes du village : enfin c'est ce qu'elle nous disait. Du coup, elle avait quelques problèmes avec la gendarmerie du coin, mais comme elle était la tante du maire du village, elle se savait intouchable et en profitait souvent.

Je simulais donc comme prévu une crise à l'entrée du bâtiment, puis fit un clin d'œil à Laetitia qui s'empressa de me le renvoyer. Ma fille s'inquiétait de me voir convulser ainsi, mon gendre avec le dynamisme qui le caractérisait si bien alla chercher de l'aide d'un pas lent.

Emma, ce fut Emma qui vint à mon secours. Elle était l'infirmière la plus parfaite en ce monde. En effet, elle était pour moi tout ce qu'il y a de plus sublime sur cette terre. Ses cheveux courts et roux se mariaient parfaitement avec ses yeux verts couleur lagune. Son petit nez retroussé mettait en avant ses taches de rousseur.

Il est vrai que pour le moment, c'était Jocelyne qui faisait ma toilette. Cette grosse aide-soignante bourrue devait être une ancienne agricultrice compte tenu de la manière dont elle labourait mon dos et moi je rêvais secrètement que ce soit Emma qui le fasse. Toutefois, je doutais fortement que cette douce chimère ne se réalise avant ma mort.

Laetitia s'empressa de nous rejoindre. Ce jour-là, je lui confiais ce que je n'avais confié à nul autre auparavant, à savoir ma recette des bonbons qui rendent heureux. Je l'avais conservée dans une enveloppe avec une photo de ma Lucie. Ce fut sans nul doute un des plus beaux moments de ma vie, observer le visage rayonnant de ma petite-fille. Certes, j'avais enjolivé légèrement la réalité, mais je lui avais transmis l'envie de poursuivre mon rêve, notre rêve.

Elle me regarda tendrement de ses grands yeux clairs et j'eus à cet instant la drôle impression que je pouvais partir. Elle était merveilleuse ma petite-fille et elle ne savait pas encore à quel point !

.....

Laetitia referma le journal, les yeux embués de larmes, son mari lui prit la main...

« Et ensuite ? Qu'a-t-il écrit ? »

Laetitia avait levé son visage poupin vers celui de son époux. « Il n'y a pas de suite. Il s'est éteint ce soir-là d'une crise cardiaque fulgurante. Je ne l'ai plus jamais revu. »

« Tu as réalisé son rêve, tu peux être fière de toi ma chérie ! » Pierre l'embrassa sur le front et cette dernière renifla en acquiesçant.

Elle ferma la boutique et s'éloigna d'un pas nostalgique en serrant la main de son mari de toutes ses forces. Elle se retourna une poignée de secondes et posa les yeux sur son enseigne « les sucreries de Lucie ». Elle eut la sensation aussi soudaine qu'étrange qu'il était là. Sa folie, ses rêves, son humour...il était encore en elle, rayonnant comme un soleil, comme s'il ne l'avait jamais quittée.